

## CAHIER CRITIQUE

*Les Âmes mortes* de Wang Bing

## L'appel aux morts

par Nicholas Elliott

À la fin des années 50, la Chine maoïste amène une violente campagne « anti-droitière » : des milliers de « droitières » sont envoyés dans des camps de rééducation, tels les sinistres Jiabiangou et Mingshui. Condamnés à manger des racines et vivre sous terre, les prisonniers y meurent de faim par centaines. Wang Bing s'était déjà penché sur ce chapitre dans le documentaire *Fengming* (2007) et dans la fiction *Le Fossé* (2012). *Les Âmes mortes* se compose surtout d'entretiens avec les survivants, chez eux ou sur les lieux des camps, aujourd'hui terres agricoles rachitiques, jonchées d'ossements des morts. La durée extraordinaire du film (8h26) ainsi que le temps accordé à chaque entretien, les longues séquences où la caméra déambule silencieusement parmi les charniers, l'ombre du cinéaste se glissant dans le cadre pour signaler sa présence à la fois humble et intime, indiquent que ce retour à Jianbiagou n'a rien d'une redite : il est pour Wang Bing de l'ordre du devoir—devoir de mémoire qui n'a que trop de sens au présent.

Si le cinéma a pour fonction de montrer comment le passé habite le présent, le premier raccord des *Âmes mortes* en offre une fulgurante démonstration. Au terme

d'un premier entretien, en plan-séquence, un survivant des camps raconte que son frère aîné, lui aussi prisonnier, avait arrêté de se nourrir pour lui donner ses maigres portions. Le raccord se fait sur le visage d'un mourant : c'est le frère en question. Mais son visage émacié pourrait aussi être celui d'un affamé ; on imagine un instant voir le grand frère il y a soixante ans, puis, comprenant la situation, on reconnaît sur ces traits agonisants le traumatisme des camps. Par ce subtil télescopage, Wang Bing établit sans un mot la persistance de la douleur, qui vient presque contredire la manière apaisée du petit frère.

C'est une première étape ; la deuxième, la plus importante, est d'asseoir la présence des morts. Un deuxième raccord nous met de plain-pied dans la Chine contemporaine : un cortège funéraire se fraie un chemin vers le sommet d'une montagne de terre sèche surplombant une bourgade industrielle. C'est l'enterrement du grand frère, séquence d'anthologie où le fils du défunt pleure la souffrance vécue par la génération de son père et où le deuil s'exprime si violemment qu'on flirte avec le burlesque. Ces trois séquences inaugurales emportent le spectateur dans le flot de l'histoire, ouvrant le chemin d'un long

appel aux morts, ceux qui n'ont pas eu droit à un enterrement, et aussi les témoins décédés au cours d'un tournage étalé sur une décennie. Face au terrible anonymat des ossements dans le désert, il faut dire les noms et dire ce qui a été vécu, jusque dans l'effroyable : on apprendra ainsi le nom d'un mort et celui de l'homme affamé qui a mangé son cadavre.

L'apparente simplicité du dispositif est trompeuse. Si les histoires se recoupent, se répètent pour s'enrichir d'un témoignage à l'autre, le plus souvent en plan fixe, la mise en scène de chaque entretien est adaptée non seulement à l'espace où il se déroule mais aussi à l'humeur de celui qui parle. Ainsi Zhou Xiaoli, cet ancien détenu dont la colère n'a pas diminué en soixante ans. Dans sa petite chambre, Wang Bing improvise un duo pour caméra et survivant enragé : Zhou Xiaoli martèle un piano désaccordé, la caméra fonce dans un coin avec la première note, puis virevolte vers lui. En se laissant contaminer par l'énergie noire de Zhou Xiaoli, la caméra incarne la rage enfouie d'une génération. Cette adéquation entre caméra et sujet n'est jamais plus forte que lorsque la petite caméra portée par Wang Bing erre dans le sable, d'une mâchoire à une côte, les ossements s'étendant à perte de vue. Cahotant avec le pas du cinéaste, l'image n'épouse pas seulement son point de vue mais sa fragilité, son humanité, tout ce qu'il partage avec les morts et qui se retrouve dépassé par le fracas de l'histoire. Ainsi Wang Bing construit des monuments, mais à l'échelle des simples individus qu'il filme.

Le cinéaste insiste à dire que *Les Âmes mortes* n'est pas un commentaire sur la Chine d'aujourd'hui. Impossible pourtant de pas penser à son film alors que des centaines de milliers de musulmans du Xinjiang sont aujourd'hui internés dans des camps dédiés à l'apostasie et que les mots « autocritique » ou « camp de rééducation » ont retrouvé un usage. Mais la Chine n'est pas le seul pays à oublier les leçons de l'Histoire. C'est toute la force de Wang Bing de nous le rappeler en faisant résonner, aujourd'hui, la voix des morts. ■

## LES ÂMES MORTES

Chine, 2018

Réalisation : Wang Bing

Montage : Catherine Rascon

Production : Les Films d'Ici

Distribution : Les Acacias

Durée : 8h26 (sortie en trois parties)

Sortie : 24 octobre



LES FILMS D'ICI